

comme lui-même avait accompagné son père et son grand-père chaque veille de Noël. Serge était grand et fort ; il savait bien donner le coup de hache dans l'arbre choisi. Il le faisait en riant, sans souci du froid qui piquait les yeux et paralysait les membres. Mais Serge était loin, cette année encore, et Michel Rennkoff devait recourir à l'aide de ses domestiques.

Pendant l'absence de son mari, Anna Rennkoff avait allumé deux bougies de chaque côté de la porte. Elle prépara aussi le froment, puis le miel du rucher, et Nadejda auprès d'elle elle attendit sur le seuil le retour du maître de maison.

Michel Rennkoff parut bientôt au détour de la route. Aidé de ses jeunes valets, il portait le "badnyak". Lorsqu'il fut arrivé à la porte de la ferme, il le présenta à sa femme. Celle-ci en baisa pieusement l'écorce, et, en présence de tout le personnel, versa dessus le miel et le froment. Puis, la bûche fut livrée aux domestiques, qui allèrent la couper pour la mettre dans le foyer, tandis que Nadejda, en chantant, recouvrait de paille le sol de la grande cuisine.

A part le doux chant de Nadejda, tout s'était passé en silence. En voyant cette morne tristesse qui enveloppait la ferme comme une brume malsaine, le vieux Danilo avait éprouvé une sorte d'angoisse ; aussi, accueillit-il par un sourire de reconnaissance la chanson de la petite Nadejda qui jetait d'un geste vif la paille autour d'elle.

Cependant les domestiques rapportaient le "badnyak" en morceaux. Bientôt, il flamba joyeusement dans le foyer.

Alors Michel Rennkoff s'approcha. Il regarda la belle flamme de Noël qui montait en spirales roses et dorées, éclairant toute la pièce. Il resta longtemps perdu dans sa contemplation. Autour de lui, sa femme, sa fille et les domestiques se tenaient respectueusement et attendaient. Mais Michel Rennkoff ne semblait plus se souvenir de leur présence. Il ne voyait que la bûche de Noël, autrefois messagère de joie, mais qui, aujourd'hui, ravivait son chagrin.

Alors Nadejda s'approcha à pas menus et lui toucha légèrement la main.

— Père ! dit-elle à voix basse.

Rennkoff tressaillit.

— Père mère ! reprit-elle, regardant ses parents l'un après l'autre, vous pensez à Serge. Mais je vais vous dire quelque chose ; j'ai prié pour qu'il revienne... il reviendra.

Un silence impressionnant suivit les paroles de la petite fille. Seul, Danilo souriait. Michel Rennkoff ne faisait pas un mouvement. Alors Nadejda reprit, joignant les mains comme pour une supplication :

— Oh ! s'il revient, père, vous l'accueillerez, n'est-ce pas ?

Le fermier eut comme un geste de violente dénégation. Puis il regarda de nouveau le "badnyak" et se ressaisit.

— Peut-être, dit-il d'une voix contenue en se baissant vers Nadejda pour l'embrasser.

Puis, se mettant à genoux, les bras croisés, il récita d'un ton ferme la prière du soir.

Or, en cette veille de Noël, il y avait à Belgrade un jeune homme qui se trouvait seul sans famille et sans amis. C'était un étudiant. Il était pauvre et avait dû dernièrement vendre sa montre pour acheter de quoi manger. Aussi, bien que ce fût la veille de Noël, il avait le cœur plein de tristesse et d'angoisse. Il tournait et retournait en tous sens son porte-monnaie ; il l'ouvrait et le fermait, visitait une à une toutes ses poches : il n'arrivait pas à retrouver un para. Sa petite fortune étalée sur la table devant lui se montait à quelques dinars. Se voyant si pauvre, il avait espéré découvrir quelque monnaie égarée. Mais son espoir avait été déçu.

D'ailleurs, ce n'était pas tant cela qui le rendait si triste, c'était la solitude. Il se souvenait qu'autrefois il avait passé de joyeux Noëls dans sa famille, et qu'à ces Noëls on n'oubliait aucune des coutumes traditionnelles. On faisait brûler le "badnyak" dans l'âtre, on passait pieusement la veillée dans le jeûne ; le jour de la Nativité du Christ on recevait et hébergeait le "polajenik", envoyé du Seigneur, et plusieurs jours après on mangeait encore les provisions rassemblées pour la fête de Noël.

Mais l'étudiant se disait que tout cela était bien loin. Un jour, il était parti pour faire fortune. Il était parti contre la volonté de son père. Ce n'était pas méchanceté ou ingratitude de sa part ; il aimait et vénérât son père. Mais il croyait vraiment revenir riche un jour et faire partager ses richesses aux siens.

Or, à Belgrade, il n'avait pas trouvé la richesse. Il avait, au contraire, dépensé peu à peu ce qu'il possédait, et perdu en même temps toutes ses illusions.

Alors, n'osant retourner chez ses parents, il s'était résigné à vivre une vie toute différente de celle de ses rêves.

Il étudiait, se disant que la science peut suppléer à la fortune. Il travaillait la nuit, et le jour, faisait tous les métiers. Suivant les circonstances, il portait les colis, ouvrait les portières, faisait les commissions. Tout cela et bien d'autres occupations lui rapportaient de quoi se nourrir frugalement et acheter quelques livres indispensables à ses études.

Mais c'était un jeune homme courageux ; il faisait contre mauvaise fortune bon cœur et acceptait en riant sa vie misérable. Après tout il l'avait voulue. Il eût pu rester chez son père,